

ENTRETIEN AVEC GUY STROUMSA

Guy G. Stoumsa est professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, où il est titulaire de la chaire Martin Buber d'histoire des religions et où il dirige le Centre pour l'étude du christianisme. Il a notamment publié *Savoir et salut: traditions juives et tentations dualistes dans le christianisme ancien* (1992), *Homer, the Bible, and beyond* (2003) et *La fin du sacrifice* (2005). Son dernier livre, *Le rire du Christ*, a paru cet automne.

Dans quelle catégorie peut-on classer votre activité? A quelle(s) discipline(s) vous sentez-vous affilié?

J'aime avant tout faire les choses *con diletto*; je m'intéresse aux objets d'études qui me donnent du plaisir. Un historien des religions est avant tout un historien, mais qui s'intéresse surtout à un certain type de faits qui témoignent des ruptures, des rencontres, des transformations et des conflits à l'intérieur des religions et entre elles. En tant qu'historien, j'essaye de comprendre (par un certain biais) comment fonctionnent les individus et les sociétés. Ainsi, je ne peux pas esquiver les questions anthropologiques. Je m'intéresse d'ailleurs moins aux conceptions théologiques reflétées par les objets que j'étudie qu'aux problématiques anthropologiques implicites de certaines conceptions religieuses.

Il y a des historiens philosophiques, qui se posent, par exemple, la question de savoir si le monde aurait été différent si le nez de Cléopâtre avait été plus court. Cette manière de voir pose des questions et ne se contente pas d'exposer des faits. Je crois que l'historien, ou l'historienne des religions doit avoir ce genre de point de vue, avoir une sensibilité, un ethos, une manière de travailler, qui exige de lui, ou d'elle, plutôt que de se cantonner dans une discipline bien délimitée, de savoir bricoler avec les méthodes de plusieurs disciplines.

Je travaille surtout dans le domaine du Proche-Orient et de la Méditerranée dans l'antiquité finissante. On pourrait me qualifier d'historien du christianisme ou de spécialiste des textes patristiques, mais je réfuterais une telle définition. Je m'intéresse, comme je l'ai dit, aux rencontres, conflits et ruptures entre les cultures du Proche-Orient et de la Méditerranée dans une période qui va du début de notre ère à l'apparition de l'islam.

Comment en êtes-vous arrivé à votre domaine d'étude ? Quel est votre parcours ?

Quand je suis venu de Paris étudier à l'Université hébraïque de Jérusalem (UHJ) en 1966, j'ai fait un BA en philosophie et en histoire de la pensée juive. Je m'intéressais à l'époque autant à l'anthropologie religieuse de l'Afrique occidentale qu'à l'histoire des idées. A la même époque, le professeur Zwi Werblowski, qui avait créé les études en histoire des religions à l'UHJ, m'a proposé de me spécialiser en histoire du christianisme. C'était alors, ici, un domaine encore peu étudié. Après trois ans de service militaire, j'ai postulé pour une bourse d'un an à l'Université de Genève et à Harvard pour un doctorat. Bien que Gérard de Nerval ait écrit qu'entre Genève et Lausanne on trouve les plus belles filles du monde, j'ai tout de même fini par aller à Harvard. Toutefois, au début, je ne me sentais pas très à l'aise dans ce milieu académique où les phénomènes religieux étaient encore clairement passés au travers d'un prisme protestant. Mais bon, j'ai fini par m'y habituer et, bien-sûr, j'y avais aussi une bourse, alors... Je suis rentré en Israël lors de la guerre de Kippour (1973), je me suis marié, puis je suis retourné, avec mon épouse, aux Etats-Unis, où j'ai terminé, en 1978, une thèse sur les origines de la mythologie gnostique. C'est là que j'ai réalisé que je m'intéressais depuis longtemps aux courants « hérétiques » plutôt qu'à la pensée dominante. J'ai ensuite postulé à l'UHJ, pour le poste d'histoire du christianisme, que j'ai obtenu. Depuis, ma carrière a été toute simple, assez ennuyeuse ! Je n'ai jamais postulé ailleurs. En fin de compte, il semble que le climat intellectuel de Jérusalem me convienne. On y trouve encore souvent, autant parmi les étudiants que parmi les collègues, des esprits curieux et libres, et qui ne semblent pas mus principalement par le carriérisme.

Aussi, j'ai essayé de développer les études en histoire du christianisme à Jérusalem et j'ai donc créé le Centre pour l'étude du christianisme, que j'ai dirigé pendant les six premières années. Mon ambition est de mettre, *mutatis mutandis*, l'étude du christianisme sur le même plan que les études de judaïsme et d'islam telles qu'elles sont présentes sur la carte de l'UHJ aujourd'hui, ainsi que dans les autres universités israéliennes.

Une autre grande ambition que j'ai avant ma retraite serait de créer un Centre d'histoire et d'anthropologie des religions ici, à Jérusalem, ce carrefour où se croisent Orient et Occident et où les poids des histoires religieuses se rencontrent de manière si conflictuelle. Oui, j'aimerais beaucoup faire de cette ville une plaque tournante de l'étude des phénomènes religieux du passé comme du présent.

De quelle influence vous revendiquez-vous ou vous sentez-vous héritier ?

J'ai eu deux grandes influences au long de mon parcours. La première, c'est Emmanuel Lévinas qui était directeur de l'école israélite orientale de Paris, où j'ai étudié, comme interne, pendant mes deux dernières années de lycée. Lévinas y enseignait la philosophie et aussi le talmud et c'est lui qui m'a initié aux commentaires bibliques juifs du moyen-âge et à Platon et Kant.

Ma deuxième grande influence fut, ici, à Jérusalem, Shlomo Pines, un grand spécialiste de la philosophie arabe médiévale, juive et musulmane, mais qui était en fait beaucoup plus qu'un historien de la philosophie. C'était aussi un grand savant, un philosophe et un sage. Il a eu une influence profonde sur le genre de questions que je pose aux textes et m'a aussi encouragé à découvrir des textes de différentes provenances avec le même esprit, aussi bien sympathique que critique, philologique autant que philosophique.

Quelle est votre contribution aux sciences humaines ?

C'est bien sûr à d'autres de dire si j'apporte une contribution, aussi modeste soit-elle, à la science. J'essaye quant à moi de m'occuper honnêtement et de ne pas m'ennuyer; quand je crois avoir tout compris d'un phénomène, ou avoir dit ce que je peux en dire, je passe à autre chose. Je suis conscient de ce qu'une telle attitude peut avoir de dilettantesque mais je n'y peux rien. J'essaye de me tourner vers des sujets qui me semblent trop peu traités par mes collègues. J'ajouterais que je ne suis pas seulement un historien qui s'intéresse à des phénomènes ayant eu lieu il y a bientôt deux mille ans, mais je suis aussi un citoyen israélien du XXI^e siècle dans un Proche-Orient encore tiraillé de façon dramatique par des problèmes dont les dimensions religieuses sont évidentes; une réflexion sur la nature des phénomènes religieux ne va certes pas résoudre ces problèmes, mais elle pourrait au moins permettre de faire entendre une voix qui offre une analyse raisonnablement objective de ces phénomènes, en général présentés de façon passionnelle. Dans ce cadre, j'espère faire, avec mes très humbles moyens, preuve de citoyenneté, pas seulement d'Israël mais du monde. Je suis d'ailleurs engagé dans un projet de l'Union Académique Internationale et de la Fondation Européenne de la Science sur l'idée de dignité humaine dans les différentes religions.

Quel sont vos projets ou recherches en cours ?

J'ai en tête deux grands projets. Le premier est une recherche collective sur l'idée de sagesse depuis le Proche-Orient ancien jusqu'au monde musulman du x^e siècle, en passant par la Grèce et Rome. Dans ce cadre je souhaite travailler sur la rencontre des sagesse orientales et occidentales dans l'antiquité tardive.

Le deuxième projet est une idée que j'ai déjà abordée depuis plusieurs années. Il s'agit d'une réflexion sur la naissance de l'histoire des religions à l'époque moderne en Europe, en gros entre 1492, la découverte du nouveau monde, et la révolution française en 1789. J'ai déjà beaucoup de matériel mais n'ai en fait pas trouvé le temps de m'asseoir tranquillement et de rédiger la chose. Avec les grandes découvertes, et donc la rencontre avec les mondes chinois, aztèques, etc., la Renaissance, où apparaît véritablement la philologie, c'est à dire l'édition et la critique des textes grecs, latins, puis arabes et hébreux et la Réforme et donc les guerres de religions qui l'ont suivie, me semblent être les principaux facteurs qui ont permis à certains grands esprits de réaliser à quel point la religion était une chose relative, que l'on pouvait aborder d'un point de vue comparatif, historique et critique.

Dans le monde francophone d'aujourd'hui, on parle souvent de « fait religieux ». Cette catégorie vous semble-t-elle pertinente ? Quel est, en fin de compte, l'objet que nous étudions ?

Je ne me suis pas vraiment forgé une opinion scientifique précise à ce sujet. Je ne me sens pas très impliqué par les grandes querelles idéologiques portant sur la définition des mots. Je m'intéresse plus à l'étude du phénomène lui-même. En ce qui concerne, par exemple, l'interdiction des sacrifices dans l'empire romain on peut évidemment parler de fait, un fait qui a aussi des implications sociales, économiques et politiques. Mais il y a évidemment en arrière plan d'un tel fait un phénomène plus complexe. J'ai moi-même émis l'hypothèse que ce qui est identifié comme religion dans l'antiquité tardive est différent de ce qu'on concevait comme « religion » d'une société à une autre dans le monde ancien. Je ne connais cependant pas de société où il n'y a rien que l'on puisse identifier comme relevant du religieux.

Aussi, je ne m'intéresse que peu à la question d'une définition abstraite de ce qui est religieux ou pas, je pense que ce sont des choses qu'on reconnaît lorsqu'on les voit. Je ne suis évidemment pas non plus contre une réflexion théorique sur la définition du religieux. Différentes sociétés définissent le religieux de différentes manières, mais je crois qu'on trouve des phénomènes religieux partout et en tout temps. Je ne voudrais toutefois pas ici suggérer

l'idée d'un *homo religiosus* au sens ou l'entendait Mircea Eliade. J'ai beaucoup lu Eliade lorsque j'avais dix-huit ou vingt ans, mais aujourd'hui, j'éprouve beaucoup de réticence tant à l'égard de l'homme que de son œuvre.

Histoire ou science des religions ?

Je répondrais, comme pour la question précédente, que je n'éprouve qu'un intérêt très relatif pour ce type de questions théoriques. En hébreu, on dit sciences des religions, ce qui est en fait un calque linguistique de l'allemand *Religionswissenschaft*. Le terme science permet peut-être d'inclure des choses qu'on tend à exclure de l'histoire telle qu'elle est entendue aujourd'hui. Mais si le sens du mot histoire est recherche, ou enquête, au sens où Hérodote l'entendait, il me semble convenir parfaitement. Aussi, en français, le terme histoire me semble moins prétentieux que science. Les termes anglophones, *study of religion* ou *comparative religion*, ne me paraissent pas non plus vraiment adéquats. En fin de compte, je préfère dire histoire. Surtout si l'on tient compte du fait que l'historien se doit aussi d'être anthropologue.

Propos recueillis par Daniel Barbu.